

En y infusant sa fantaisie intime, Emmanuelle Antille restitue la sensibilité même de l'artiste folk-blues étasunienne, essentielle et méconnue

BERTRAND TAPPOLET

# SUPPLÉMENT À LA VIE DE KAREN

**Documentaire** ▶ «Un film n'est pas un test de vérité. Le véridique peut suffire, le sensible est plus valable», posait Agnès Varda. Non sans évoquer l'approche de la réalisatrice française dans *Sans toit ni loi*, l'artiste lausannoise Emmanuelle Antille a construit un essai documentaire sensoriel et autofictionnel, visionnaire et plasticien. *A Bright Light – Karen and the Process* est conçu comme un puzzle et carnet de routes-rencontres autour d'une existence dévolue à un idéal de musique.

La lenteur vaporeuse, surnaturelle de berceuse préhistorique du chant de Karen Dalton, tour à tour rocailleux, *soul* rugueux et hululant-roucoulant, est servi par une réalisation axée sur la capillarité entre émotions, gestes, lieux abandonnés ou à deviner. Des paysages qui ont su apporter la sérénité à une musicienne alliant force, anxiété et fragilité, reprenant des thèmes introspectifs de l'histoire du blues (Jelly Roll Morton, Elmore James, Ray Charles).

## Art de la révélation

Fan de Bessie Smith et du populaire Frankie Laine, Karen Dalton est l'une des rares femmes à participer au renouveau folk du début des *sixties*. Guitariste et banjoïste émérite, elle est admirée par ses pairs, Bob Dylan ou Richie Havens. Tôt aspirée par la drogue et l'alcool, à la recherche d'états de conscience altérés que le film, respectueux des amis croisés, n'aborde que par touches allusives (un poème, où Karen Dalton évoque l'amour «avec son masque tragique sous les aiguilles acérées»), elle achève son parcours précaire en 1993, à 55 ans.

Une existence en vingt-trois chansons conçues tels des conversations-récits avec l'auditeur, tant la musicienne se méfiait des enregistrements mortifiant leur pureté native. Titres des autres, dans la grande tradition folk. Compositions traditionnelles arrangées par elle et des morceaux dus à Fred Neil, Tim Hardin ou Dino Valenti. De Karen Dalton, restent deux albums sortis avant ses 33 ans et plusieurs disques post-mortem à partir de prises live pieusement conservées.

Son héritage paraît immense, de Nick Cave à Cat Power, de Joanna Newsom aux musiciennes suisses qui accompagnent la sortie du film durant un mois<sup>1</sup>. Sur le site dédié au projet d'Emmanuelle Antille, l'ami éternel de la mu-



**De Karen Dalton, restent deux albums sortis avant ses 33 ans.**

DR

sicienne et légende de la guitare râga-folk veinée de flamenco, Peter Walker, pointe une révélation: «Le but de son art était... de styliser une chanson. Pour te faire ressentir tout ce que le compositeur avait mis en l'écrivant». On découvre aussi le batteur français de PJ Harvey, Jean-Marc Butty, jouant du rythme chamanique de sa scie musicale. Et à New York, le folk primitif de Larkin Grimm. Afin de «montrer comment la musique de Karen fait écho aujourd'hui, j'ai rencontré des musiciens contemporains», commente la cinéaste.

## Au-delà du «biopic»

*A Bright Light...* se veut bien plus qu'un simple *biopic*, une recherche continue sous forme d'«essai cinématographique au montage kaléidoscopique», selon sa conceptrice. Il agrège les textures filmiques, dont un Super 8 «onirique» fouillant la mémoire des sites visités. Jouant parfois des fenêtres pour recadrer-décaler la vision, l'opus fait du regard un glaneur-archéologue recueillant des fragments d'informations et souvenirs.

Comme depuis vingt ans dans le travail vidéo d'Emmanuelle Antille (*An-*



**«Le propos de ce projet est de voir comment on peut vouer sa vie à la création...» Emmanuelle Antille**

*gels Camp, Les Nappes*) se déploie une palette de frictions entre vies réelles, rêvées et inconscientes. Suivez les gestes des mains de la cinéaste (effleurement, cueillette, rituel), qui dialoguent avec ceux de la musicienne sur ses cordes, dont il ne reste comme seule archive que huit minutes extraites d'un reportage de l'ORTF tourné à Summerville (Colorado) en 1971. Le commentateur d'époque dit qu'elle refuse «l'exhibitionnisme comme le commerce des festivals». En voix off, la cinéaste joue de la mise en abyme. La cabane de chercheurs d'or où elle vit en communauté rappelle à la cinéaste *Wanda* (1970) de Barbara Loden, portrait d'une héroïne perdue refusant confusément l'*American Way of Life* et une société blafarde, indifférente au sort des laissés-pour-compte qu'elle a créés.

«Le propos de ce projet est de voir comment on peut vouer sa vie à la création... Il faut être prêt à prendre des risques, aller vers l'inconnu», confie-t-elle en voix off. De Jean Rouch et *La Pyramide humaine* (1961), elle a retenu le fait de donner à voir le cinéma comme un chantier. Son film est un ouvrage en cours de réalisation, qui ne dissimule

pas le charpentage de son édifice. Par exemple, le montage par «associations libres selon les images et ce que tu ressens» qu'évoque le musicien Billy Mitchell dépeignant Karen Dalton sous les traits de la «Billie Holiday de Greenwich Village» à New York. Elle en fut l'éphémère égérie des années 1960, y jouant dans des clubs aux côtés de Dylan et de tant d'autres.

## «Inside Karen»

Par ses masques auréolés de plumes parant le trio féminin qui compose l'équipe de tournage, comme dans un tableau ethno-arté décalé, l'opus a retenu de la chanteuse les origines amérindiennes, de par sa mère Cherokee. «C'est une volonté, par ses corps-vecteurs, de lui redonner une enveloppe poétique, conceptuelle ou symbolique. Et de ne pas zoomer continûment sur les rares archives ou photos d'elle», relève la réalisatrice.

Un filmage fidèle à l'esprit de la poésie de Karen Dalton, tramant la nostalgie de l'absolu au besoin d'infini, et publiée avec ses propres chansons en 2012. Soit une invite à entrer dans un espace premier, où l'intellect rend ses droits à l'instinct, à la beauté, à une merveilleuse naïveté. Et où le monde relève d'une présence brute, magique, douloureuse parfois, tutoyant l'avidité sauvage à vivre et à créer de la poétesse Sylvia Plath.

«Je vois un rêve méprisé / Je vois des légendes qui ne sont pas / Je vois la grâce refusée / Un jour le monde saura», concilie la musicienne dans son poème autobiographique, *Je vois la beauté*. Se dessine alors en creux dans le film le portrait d'une Karen Dalton perfectionniste, «aimantant les gens autour d'elle», pareille au visiteur révélateur imaginé par Pasolini pour *Théorème*. Une figure atemporelle qui bouleverse «le fonctionnement de chacun», «tout en amenant une réflexion»; précisément ce que devrait être l'artiste selon Emmanuelle Antille. |

<sup>1</sup> Projections avec performances de Laure Betris, Melissa Kassab et Dayla Mischler interprétant des titres chantés par Karen Dalton: du 28 janvier (Cinéma Empire, Genève) au 27 février (Astor, Vevey). Les Journées de Soleure montrent le film les 25 et 29 janvier. Rens: www.abrightlight.ch